



Archéologie de l'enfer L'Amourier éditions/La Passe du vent/Verlag Im Wald 2010
par Charles Dobzynski (Revue Europe, octobre 2010)

Le procès de la mémoire est de ceux qui ne s'achèvent par aucun non-lieu. C'est un procès qui impose constamment le rappel. Un procès sans cessation. Sans cassation possible. Il exige que l'on revienne sur ses pas, que l'on franchisse dans les deux sens le pont qui sépare la vie de la mort, la parole de l'amnésie. Et voilà que par un livre exceptionnel qui prend pour témoins en connivence un photographe et un poète, le procès se poursuit, à la fois pour l'œil qui retient et la lecture qui approfondit, sans solution de continuité, poème et photographie associés dans ce livre. Davantage une stèle qu'un album, dans son format à l'italienne. Un livre qui se déploie dans plusieurs dimensions et dans plusieurs langues, puisque les textes de Ménaché, dans la même page, nous sont proposés simultanément en français, en allemand et en polonais.

Le cliché photographique, pour sa part, ne dispose que d'une seule langue, mais elle est universelle : c'est le regard. Et le langage visuel de Grégoire Zibell nous invite à sillonner, pas à pas, un enfer, à la fois en direct et par le biais du détail cerné, capturé, agrandi à la dimension du cauchemar. On ne peut échapper à ces images qui ont la violence d'un électrochoc. Elles vous prennent en otage d'une vérité que souvent l'on est dans l'incapacité de voir sous sa forme de microcosme.

Cette vérité, qui éclate dans le détail, n'est pas pour autant réductrice. On dit que le diable loge dans le détail. Grégoire Zibell est allé plus loin : c'est l'enfer lui-même qu'il a aperçu, pointé, logé dans le détail. En amplifiant le détail jusqu'à la démesure, jusqu'à l'impact de l'horreur, à force de banalité, par un effet d'optique et de cadrage.

Qu'est-ce à dire ? se demande-t-on. À quoi correspond ce singulier balisage, placé sous le titre : A.....Z ? Serait-ce l'émergence d'un alphabet lacunaire, qui aurait perdu la plupart de ses lettres entre celles qui en marquent l'extrémité ? Il faut restituer ici les lettres qui manquent et donnent signification au parcours. Il faut lire Auschwitz et c'est alors que l'on comprend de quoi le livre est le sillage, quels cercles de l'enfer il jalonne dont Ménaché nous dit "*Dante n'avait encore rien vu* " C'est un pèlerinage de la Shoah. La Shoah non pas théorisée, ni traitée comme un phénomène général, mais observée de l'intérieur, par les yeux des victimes, fixés sur tel ou tel aspect presque inaperçu de leur environnement, les empreintes génétiques prélevées un peu partout dans le camp de la mort.

Dans sa présentation conclusive, Grégoire Zibell retrace le cheminement qui l'a conduit, ignorant au départ qu'il était juif, à en prendre conscience et à vouloir entreprendre, en se rendant sur les lieux mêmes de sa possible disparition, une recherche généalogique touchant une branche de sa famille. Son intention, précise-t-il, était "*de mettre en images ce semblant de vie qu'ils ont partagé dans les baraquements* ".

Ce semblant de vie n'est certes pas un faux-semblant, il se traduit par une série d'images hallucinantes, qui n'ont en elles-mêmes aucun caractère apocalyptique. Ce sont les indices à la fois banals et triviaux d'un quotidien qui n'a plus laissé que ces épaves, ces débris dérisoires et tragiques, des matières corrodées, des bouts de tissu, des fers tordus, des anneaux rouillés, des commutateurs désaffectés, une ampoule au plafond comme l'œil crevé d'un cyclope, des couverts abandonnés, un cadenas qui ne verrouille plus que le néant, des graffiti, parmi lesquels la silhouette d'un visage comme l'esquisse d'un dessin préhistorique...

Tous ces indices relevés par l'œil investigateur du photographe, le poète Ménaché, en contrepoint admirable des images, les traite comme "pièces à conviction" dans des poèmes d'une brièveté et d'une intensité exemplaire, exempts de tout pathos et de tout esprit de récupération. Ce sont des textes en vers semi-aphoristiques, presque des fables. Par exemple, face à l'image atroce d'un crochet planté dans une paroi, ceci : "Un hameçon, vers le ciel/ ultime prière/ prêt à crocheter Dieu/ au pied du mur/ à fleur d'enfer".

C'est à fleur d'enfer, en effet, qu'il faut feuilleter cet ouvrage sans pareil, s'en imprégner, par le texte et l'image. Et il restera, pour le procès de la mémoire que j'évoquais, une irréfutable pièce à conviction.

Auschwitz L'Amourier éditions 2010

par Marie Jo Freixe (Basilic N° 36 septembre 2010)

Le livre que nous avons découvert sur le site de L'Amourier avec les images de Grégoire Zibell et le texte de Michel Ménaché existe aujourd'hui dans sa matérialité de papier, grâce à trois maisons d'édition : L'Amourier, La Passe du vent, et Verlag im wald (Éditions en forêt). Le texte y figure en trois langues : français, allemand et polonais.

Cette *Archéologie de l'Enfer* nous donne à voir "des fragments de la réalité du camp retenus par l'œil du photographe et investis par l'écriture"; il nous fait "redécouvrir les épaves du plus effroyable des naufrages historiques perpétré par des humains".

Le format est proche du carré des images que le photographe ouvre comme autant de trappes sur l'horreur; le lecteur, d'abord spectateur ne peut y échapper, la descente vers l'enfer commence dès la première page. Sur un fond de mur griffé par le temps ou par la souffrance des hommes, se détache un cercle rappelant l'objectif de l'appareil photographique ou l'œil de la conscience d'une nouvelle *Légende des siècles*, la couleur bleue même adoucie de mauve ne saurait laisser le lecteur serein quand le poème en regard évoque un *palimpseste de sang et de larmes*.

Entendez bien *Archéologie de l'enfer. A.....Z!* Si l'archéologie est l'étude scientifique des traces matérielles des civilisations, Grégoire Zibell a retenu des traces, des restes, des riens, là où tout a commencé et où tout a fini – Auschwitz de A à Z! – Michel Ménaché en poète a instruit autant de charges qu'il y a d'images pour un procès au-delà de tout procès.

Le cadrage au plus serré fait que le spectateur/lecteur ne peut échapper aux images. La couleur, le photographe l'a choisie dans des tonalités assourdies de bleu, de gris, ou de rouge souvent orangé évocateur des flammes de l'extermination ou de la rouille, oxydation du temps qui passe. Ces images sont souvent proches de l'abstraction mais bien concrètes lorsque le photographe s'attache aux objets du quotidien qui ont accompagné les derniers moments des victimes. Les graffiti, visage de femme ou étoile de David, nous sont donnés comme autant de signes sur *la peau des murs*.

Le poète rejoint le photographe, tropes et citations à l'appui, il va au-delà des apparences, pour sonner l'alarme, alerter les consciences, et ne pas laisser s'installer l'oubli des souffrances ni la banalisation du crime de ces *alchimistes de l'enfer* et rappeler avec Primo Levi que *ce qui est arrivé peut recommencer*.

Semelles de vent, semelles d'effroi, les pas de Michel Ménaché et ceux de Grégoire Zibell se sont risqués dans cet enfer d'Auschwitz. Le temps d'un livre nous les avons accompagnés. Et si l'on ne sort pas indemne de ce voyage, à décrypter sans larmes l'alphabet qu'ils ont mis sous nos yeux, on surgit à la lumière, debout pour essayer avec eux et Gramsci "d'opposer encore l'optimisme de la volonté au pessimisme de la raison" !

Ce livre est le fruit d'un échange de messages. Michel Ménaché a écrit, au fil des jours, à partir de photographies parfois explicites, parfois énigmatiques, que lui envoyait Grégoire Zibell. 36 images réalisées dans les vestiges d'un camp d'extermination comme 36 *Pièces à conviction*. Et c'est ainsi que minutieusement, les mots posés sur les images ont commencé pour nous à raconter une histoire. L'Histoire même. Sans fioriture, sans lyrisme déplacé. Sans devenir non plus une tribune. Les poèmes ont la force simple d'une évidence qui restitue pour nous la réalité des vies et des drames ici vécus et achevés. En peu de mots, en quelques images, tout est dit. À voix haute. Un livre de mémoire.

